

AU GRAND BONHEUR DES MOTS DITS

Jean-Pierre Léonardini

Jean Lambert-wild publiait, en 2009, *Comme disait mon père*, texte complété par *Ma mère ne disait rien*. Michel Bruzat, s'emparant aujourd'hui de ces deux partitions verbales effrénées – qui semblent jaillies de l'esprit d'un enfant mutique repent –, les met en scène avec l'actrice Natalie Royer, qui les décline avec une véhémence renversante (1). Si on sent chez l'auteur le fumet de l'autobiographie, il est bel et bon que cela soit incarné par une femme sobrement vêtue, le cheveu court, un peu jeune homme quand même. Il s'agit d'abord du discours sans fin d'un père terrible, sous la forme de rafales de sentences, d'apophtegmes, d'aphorismes énoncés avec la joie mauvaise d'un géniteur misanthrope qui tyrannise son monde. C'est ensuite un magnifique portrait en creux de la mère, laquelle, tétanisée en silence, vaquait bénéfiquement dans l'espace domestique. Et le fils savait. C'est scandé par saccades. Les deux volets de cet écrit contradictoire sont d'une écriture souveraine. Il y va d'un lyrisme furieux né du dol souffert dans l'enfance, soudain rejailli chez l'adulte. C'est d'autant plus fort que l'appareil est simple ; une sorte de plot avec des pièces amovibles (décor de Vincent Grelier) qui permettent de se blottir avant de bondir à nouveau. On est constamment pris au cœur par l'accent irréfutable d'une vérité excessive.

(1) *Les Déchargeurs*, 3, rue des Déchargeurs 75001 Paris, jusqu'au 9 février. Texte édité par les Solitaires intempestifs, 64 pages, 10 euros.